

“Assis”, dit Inge Lohmark, et la classe s’assit. Elle dit : “Ouvrez vos livres à la page sept”, et ils ouvrirent leurs livres à la page sept ; ils abordèrent alors les écosystèmes, les équilibres naturels, les relations de dépendance et d’interdépendance entre les

**Judith
Schalansky**

L’Inconstance de l’espèce

roman traduit de l’allemand par Matthieu Dumont

espèces, entre les êtres vivants et leur environnement, puis les interactions entre une communauté et son territoire. Du réseau trophique de la forêt mixte, ils passèrent à la chaîne alimentaire de la prairie [...].

ACTES SUD

“LETTRES ALLEMANDES”

série dirigée par Martina Wachendorff

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

La nature s'adapte à tout, pense Inge Lohmark, professeur de biologie et de sport exerçant depuis plus de trente ans dans une ville de l'ex-Allemagne de l'Est qui, à présent, est vouée à se vider de sa population. Pour échapper à la crise, les moyens sont limités : élever des autruches, comme son mari Wolfgang, ou s'exiler aux États-Unis, comme sa fille Claudia. D'ailleurs, le collège va fermer, faute d'élèves, mais s'en plaindre n'est pas le genre de cette femme de tête. Elle analyse chaque sensation à travers le prisme de la science qu'elle enseigne. À ses yeux, tout est régi par des processus physicochimiques, par les mécanismes de l'évolution et de la génétique.

Alors que des actes cruels se produisent au sein du collège, des pensées étranges s'introduisent dans l'esprit corseté de l'enseignante.

L'ironie et le style raffiné de Judith Schalansky sont accentués par des illustrations en noir et blanc, dessins sortis tout droit d'un vieux livre de biologie.

JUDITH SCHALANSKY

Née en 1980 à Greifswald (alors en Allemagne de l'Est), Judith Schalansky est typographe et graphiste. Elle a été récompensée par plusieurs prix, notamment pour la conception de son Atlas des îles abandonnées (éditions Arthaud, 2010, préface d'Olivier de Kersauson). Elle vit à Berlin.

Acclamé par la presse, L'Inconstance de l'espèce est sûrement le plus inattendu, le plus original, le plus percutant des romans évoquant les deux Allemagnes. Il a été traduit ou est en cours de traduction dans dix-neuf pays.

DU MÊME AUTEUR

ATLAS DES ÎLES ABANDONNÉES, éditions Arthaud, 2010, préface d'Olivier de Kersauson.

Illustration p. 19 : Barbara von Damnitz © BLV Buchverlag

Illustration p. 30-31 : Peter Visscher © Dorling Kindersley

Titre original :

Der Hals der Giraffe

Éditeur original :

© Suhrkamp Verlag, Berlin, 2011

avec l'accord de Suhrkamp Verlag, Berlin

© ACTES SUD, 2013

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02028-6

JUDITH SCHALANSKY

L'Inconstance
de l'espèce

roman traduit de l'allemand
par Matthieu Dumont

ACTES SUD

Équilibres naturels

“Assis”, dit Inge Lohmark, et la classe s’assit. Elle dit : “Ouvrez vos livres à la page sept”, et ils ouvrirent leurs livres à la page sept ; ils abordèrent alors les écosystèmes, les équilibres naturels, les relations de dépendance et d’interdépendance entre les espèces, entre les êtres vivants et leur environnement, puis les interactions entre une communauté et son territoire. Du réseau trophique de la forêt mixte, ils passèrent à la chaîne alimentaire de la prairie, et des rivières aux lacs pour finir avec le désert et les estrans.

“Vous voyez, personne – aucun animal, aucun être humain – ne peut vivre entièrement seul dans son coin. Les organismes sont soumis à la concurrence. Et parfois aussi contraints à une sorte de coopération. Mais c’est plutôt rare. Les formes de cohabitation les plus répandues sont la concurrence et les relations prédateur-proie.”

Une pyramide au sommet de laquelle l’homme trônait en compagnie de quelques carnassiers émergeait peu à peu, à mesure qu’Inge Lohmark traçait au tableau des flèches allant des mousses, lichens et champignons aux lombrics et aux lucanes, aux hérissons et aux musaraignes, puis à la mésange

charbonnière, au chevreuil et à l'autour, avant d'aboutir au loup.

“De fait, aucun animal ne mange les aigles et les lions.”

Elle recula d'un pas pour mieux considérer le vaste dessin tracé à la craie. Le schéma fléché associait les producteurs aux consommateurs de premier, deuxième et troisième ordre, ainsi qu'aux indispensables et microscopiques décomposeurs, tous unis dans la respiration, la perte de chaleur et l'accroissement de la biomasse. Toute chose avait sa place dans la nature, et, si ce n'est chaque organisme, du moins chaque espèce avait sa raison d'être : manger et être mangée. C'était magnifique.

“Recopiez le schéma dans vos cahiers.”

Aussitôt dit, aussitôt fait.

L'année commençait là. L'effervescence du mois de juin, époque des chaleurs accablantes et des avant-bras dénudés, était définitivement révolue. Cette période où le soleil, tapant à travers les vitres, transformait la salle de classe en serre tropicale. L'attente de l'été germait alors dans les crânes vides. La simple perspective de gaspiller leurs journées dans l'oisiveté la plus complète suffisait à réduire à néant la capacité de concentration des enfants. Les mirettes avides de baignades, la peau grasseuse, transpirant le désir de liberté, ils rêvassaient, avachis sur leurs chaises dans l'attente des vacances. Certains devenaient distraits et perdaient tout discernement. D'autres, voyant l'heure du bulletin scolaire approcher, feignaient la soumission et déposaient leurs copies de bio sur le bureau comme un chat étendrait sa souris sur le tapis du salon. Tout cela pour s'enquérir de leurs notes au cours suivant et dégainer une calculatrice, impatients

d'évaluer, au centième près, l'amélioration de leur moyenne.

Mais Inge Lohmark ne faisait pas partie de ces professeurs qui, sachant qu'ils allaient bientôt perdre leurs opposants, flanchaient vers la fin de l'année. Elle n'appréhendait pas, ainsi livrée à elle-même, de glisser dans l'insignifiance. Avec l'approche des vacances d'été, certains collègues étaient atteints d'une forme de laxisme qui confinait à la tendresse. Leur cours dégénérait en une mascarade participative assez creuse. Un regard songeur par-ci, une petite cajolerie par-là, des encouragements factices et autres pitoyables visionnages de films. Une inflation de bonnes notes, la haute trahison du "vingt sur vingt". Et puis cette mauvaise habitude d'arrondir les notes de fin d'année pour hisser certains cas désespérés dans la classe suivante. Comme si cela pouvait aider quelqu'un. Les collègues ne pigeaient tout simplement pas qu'ils ne faisaient que mettre en danger leur santé en s'occupant ainsi des élèves. Après tout, ce n'étaient que des sangsues promptes à vous ôter toute votre énergie vitale. Se nourrissant du corps enseignant, de ses compétences et de sa peur de manquer au devoir de surveillance. Ils vous assaillaient inlassablement. Avec leurs questions absurdes, leurs piètres intuitions et leurs familiarités peu ragoûtantes. Du vampirisme pur et simple.

Inge Lohmark ne permettait plus qu'on la lésive ainsi. Tout le monde la savait capable de serrer la vis et de tirer la bride sans avoir recours aux accès de colère ni au lancer de trousseau de clés. Et elle en était fière. On pouvait toujours donner un peu de mou par la suite. Une carotte par-ci par-là, contre toute attente.

Il importait d'indiquer le cap aux élèves, de leur fixer des œillères pour stimuler leur capacité de concentration. Et quand le désordre s'installait pour de bon, il n'y avait qu'à frotter les ongles contre le tableau ou évoquer le ténia du chien. Le mieux, de toute façon, dans l'intérêt même des élèves, était de leur faire sentir qu'ils restaient à chaque instant à sa merci. Au lieu de leur faire miroiter qu'ils avaient quoi que ce soit à dire. Son cours n'autorisait aucun droit de regard, aucune possibilité de choisir. Personne n'avait le choix. Le choix, c'est l'affaire de la sélection naturelle.

L'année commençait là. Même si elle avait déjà commencé depuis longtemps. Pour elle, l'année débutait ce jour-là, le 1^{er} septembre, qui tombait cette fois un lundi. Et Inge Lohmark prenait ses bonnes résolutions maintenant, dans le flétrissement de l'été, et non dans la lumière crue d'une nuit de Nouvel An. Elle se réjouissait toujours de la sûreté avec laquelle son agenda scolaire la transportait d'une année calendaire à l'autre. Juste une page à tourner, sans compte à rebours ni tintements de flûtes à champagne.

Inge Lohmark examinait les trois rangées sans que sa tête bouge d'un iota. Au fil des ans, elle avait perfectionné ce regard omnipotent, impassible. D'après les statistiques, il y en avait toujours au moins deux dans le tas qui s'intéressaient véritablement à la matière enseignée. Mais vu la situation, les statistiques semblaient compromises. Quoi qu'en dise la loi de Laplace-Gauss. Comment avaient-ils donc fait pour parvenir jusque-là?

Les six semaines de glandouille se lisaient dans leurs attitudes. Aucun d'entre eux n'avait ouvert son livre. Grandes vacances. Pas aussi grandes que jadis. Mais encore trop longues! Il faudrait au minimum

un mois pour les réhabituer au biorythme scolaire. Au moins, elle n'avait pas à écouter leurs histoires. Ils pouvaient bien les raconter à la Schwanneke, après tout, c'est elle qui organisait pour chaque nouvelle classe des petits jeux afin de faire connaissance. Au bout d'une demi-heure, tous les participants se retrouvaient emberlificotés dans les fils d'une pelote de laine rouge et pouvaient réciter les noms et les hobbies de leurs voisins de classe.

Seules quelques places, ici ou là, étaient occupées. On se rendait alors d'autant plus compte qu'ils étaient peu nombreux. Un auditoire clairsemé dans son théâtre naturel : douze élèves – cinq garçons, sept filles. Le treizième était retourné dans une filière professionnelle en dépit des interventions répétées de Schwanneke en sa faveur. À grand renfort de cours particuliers, de visites à domicile et d'expertises psychologiques. Un quelconque déficit de concentration. Et puis quoi encore ! Les troubles du développement, c'est rien qu'une invention de magazines. Après la dyslexie, la dyscalculie. Qu'est-ce qu'on nous sortira ensuite ? Une allergie à la biologie ? Avant, il n'y avait que les nuls en sport et les sous-doués en musique. Mais ils n'en couraient et n'en chantaient pas moins avec les autres. Une simple question de volonté.

Ça ne servait à rien de traîner les faibles avec soi. C'étaient des boulets qui ne faisaient qu'entraver la progression des autres. Des récidivistes-nés. Des parasites sur le corps sain de la classe. Quoi qu'il arrive, les attardés resteraient tôt ou tard sur le carreau. Il était recommandable de les confronter le plus tôt possible à la vérité au lieu de leur donner une nouvelle chance après chaque échec. La vérité, c'est-à-dire qu'ils ne remplissaient tout simplement pas les

conditions pour devenir un membre à part entière, donc utile, de la société. Pourquoi tant d'hypocrisie? Tout le monde ne pouvait pas y arriver. À quoi bon, d'ailleurs? Des ratés, il y en avait chaque année. Pour certains d'entre eux, on pouvait déjà s'estimer heureux d'avoir réussi à leur inculquer quelques vertus fondamentales. Politesse, ponctualité, propreté. C'était un crève-cœur que les notes de vie scolaire n'existent plus. Discipline. Application. Participation. Comportement. Un certificat d'indigence pour ce système éducatif.

Plus tard on se débarrassait d'un bon à rien, plus celui-ci s'avérait dangereux. Commençait à harceler ses camarades et à avancer des exigences injustifiées : des notes de fin d'année présentables, une appréciation positive, voire éventuellement un poste bien payé et une vie heureuse. Le résultat d'un assistanat prolongé, d'une bienveillance myope et d'une générosité imprudente. Lorsqu'on faisait croire à ces cas désespérés qu'ils étaient comme les autres, il ne fallait pas s'étonner de les voir débarquer un jour ou l'autre à l'école, munis de bombes artisanales et d'armes de petit calibre, pour se venger de tout ce qu'on leur avait promis pendant des années sans jamais leur accorder. Ni, après, rappliquer dans des manifestations, une bougie à la main.

Depuis peu, tout le monde avait des prétentions à l'épanouissement personnel. C'était ridicule. Rien ni personne n'était équitable. Et encore moins une société. À part la nature, peut-être. Ce n'est pas en vain que le principe de sélection a fait de nous ce que nous sommes : un organisme doté d'un cerveau aux sillons incomparablement profonds.

Et voilà qu'une fois de plus la Schwanneke n'avait pas pu refréner sa fureur intégratrice. Mais que pouvait-on attendre d'autre de la part de quelqu'un qui aménage les rangs de la classe en forme de lettre et dispose les chaises en demi-cercle : pendant longtemps, un grand U enserrant son bureau. Récemment, elle en avait même fait un O anguleux afin d'être reliée à tous et qu'il n'y ait plus ni commencement ni fin, seulement le cercle de l'instant, ainsi qu'elle l'avait annoncé en salle des profs. Elle laissait la classe de première la tutoyer. Inge Lohmark avait surpris une élève disant qu'il fallait l'appeler Karola. Karola! Bon sang. Ils n'étaient tout de même pas chez leur coiffeur!

Inge Lohmark vouvoyait ses élèves dès la troisième. Une habitude héritée de l'époque où, à cet âge, la jeunesse recevait le baptême laïque marquant officiellement le passage à l'âge adulte. Où l'on vous offrait *L'Univers, la Terre, l'Homme* et des bouquets d'œillets socialistes. Il n'y avait pas de moyen plus efficace pour leur rappeler leur manque de maturité et pour les maintenir à distance.

La proximité et l'empathie n'avaient pas leur place dans les relations professionnelles. Minables, certes, mais compréhensibles, ces élèves qui parfois courtoisaient leurs professeurs. Prosternation devant les potentats. Impardonnable, en revanche, la façon dont certains professeurs racolaient les adolescents. Le croupion à demi posé sur le bureau. Des modes et des mots empruntés. Foulards bigarrés autour du cou. Mèches blondes décolorées. Tout ça pour entrer dans leur jeu. Sans aucune dignité. Ils abandonnaient leur dernier reste de décence pour une courte illusion communautaire. Schwanneke la première

évidemment, avec ses chouchous : de susurrantes petites chipies, avec lesquelles elle discutait pendant la récréation, et des garçons en proie à la mue, devant lesquels elle se donnait en spectacle de la façon la plus triviale avec ses yeux exorbités, son rouge à lèvres et autres stimuli-déclencheurs. Sûrement un bail qu'elle n'avait pas croisé un miroir.

Inge Lohmark n'avait pas de chouchou et elle n'en aurait jamais. L'engouement était le fait d'un débordement immature et dévoyé des sentiments, une exaltation d'origine hormonale à laquelle les adolescents étaient sujets. Sortis du giron maternel, certes, mais pas encore de taille à répondre aux attraits du sexe opposé. Un individu sans défense du même sexe ou bien un adulte inatteignable devenaient les destinataires de substitut de leurs sentiments frustes. Joues tavelées. Yeux chassieux. Nerfs à vif. Une défaillance plutôt embarrassante qui, normalement, disparaissait d'elle-même lors de l'arrivée à maturité des gonades. Mais bon, c'est sûr : celui qui est dénué de toute compétence professionnelle est obligé d'en passer par des signaux sexuels pour refourguer le contenu de son cours à ses élèves. Ces profs stagiaires lécheurs de bottes. Ces prétendus profs préférés. La Schwanneke.

La façon dont elle avait défendu son engagement auprès des fumistes de quatrième pendant le conseil de classe. Le front plissé, la bouche barbouillée de rouge, elle avait lancé à la ronde : "Après tout, on a besoin de chaque élève!" Ç'aurait été le pompon, si elle, la Schwanneke sans postérité, fraîchement abandonnée par son mari, était venue prétendre que les enfants sont notre futur.

Notre futur, mon œil. Ces gamins-là n'étaient en rien le futur. Ils étaient très précisément le passé :

elle avait devant elle la classe de troisième. C'était la dernière qu'il y aurait au collège-lycée Charles-Darwin, elle passerait son bac dans quatre ans. Et Inge Lohmark avait le rôle du professeur principal. Plus qu'une seule classe de troisième, donc. Plus besoin d'y ajouter comme autrefois une lettre de A à G. Des promotions aussi fortes qu'un bataillon en campagne – du moins numériquement. Tant bien que mal, ils étaient encore parvenus à rassembler de quoi faire une classe. Presque un miracle, étant donné qu'il s'agissait de l'année où la région avait enregistré le plus faible taux de natalité. Mais pour ce qui était des classes du dessous, ça avait échoué. Lorsque se répandit l'idée que ce tarissement pourrait entraîner la fermeture du collège Darwin, les collègues des trois écoles régionales eurent beau se montrer généreux dans leurs recommandations pour la poursuite d'une scolarité en lycée général, cela n'y changea rien. Mais la conséquence fut que chaque gamin à demi alphabétisé se vit attribuer un sésame pour les études secondaires.

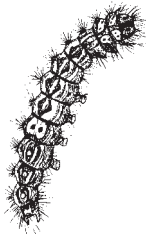
Il y avait toujours eu des parents persuadés, en dépit des réticences professorales, que la place de leur enfant était au lycée général. Or maintenant, même les parents venaient à manquer dans cette ville.

Non, décidément ces gosses ne lui semblaient pas faire figure de diamants sur la couronne de l'évolution. Le développement, c'était autre chose que la croissance. Ce qui était démontré ici d'une façon terriblement saisissante, c'est que le changement qualitatif était très largement indépendant du changement quantitatif. À ce seuil hésitant entre l'enfance et l'adolescence, la nature n'était pas particulièrement belle à voir. Une phase du développement. Des

tétrapodes en pleine croissance. L'école, un enclos. C'était maintenant l'heure pénible de l'aération de la salle de classe, la lutte contre les remugles de cette tranche d'âge, le musc et la sécrétion de phéromone, la promiscuité, la lente formation des corps, les jarrets suants, la peau suiffeuse, les yeux éteints, l'irrésistible croissance proliférante. C'était bien plus facile de faire leur instruction avant la puberté. Et un réel défi que de découvrir ce qui se tramait dans l'envers de leurs façades hébétées : s'ils avaient une avance irrattrapable ou s'ils claudiquaient à la traîne du fait d'importants travaux de restructuration.

Ils n'avaient aucune conscience de leur état, et encore moins la discipline nécessaire pour le surmonter. Ils regardaient fixement droit devant eux. Apathiques, dépassés, exclusivement soucieux d'eux-mêmes. Ils s'abandonnaient sans retenue à leur indolence. L'attraction terrestre semblait agir sur eux avec trois fois plus de force. Toute chose requérait un immense effort. La moindre parcelle d'énergie dont disposaient ces corps était mobilisée pour une métamorphose douloureuse qui n'était pas sans rappeler la laborieuse libération de la chrysalide. Ce n'est qu'en de rares cas, cependant, qu'un papillon en résultait.

Le passage à l'âge adulte exigeait ces étapes d'informaté transitoires sur lesquelles les caractères sexuels secondaires pullulaient comme des ulcères. C'était là une projection en accéléré des affres qui avaient dû accompagner l'homínisation. La puberté, tout comme l'ontogenèse, récapitulait la phylogenèse. Ils croissaient. Jour après jour. Par poussées et pendant l'été, si bien qu'ils devenaient passablement difficiles à reconnaître. Des fillettes dociles se muaient



en teignes hystériques tandis que des garçons plutôt éveillés devenaient des pignoufs flegmatiques. Là-dessus venaient les mises à l'épreuve un peu godiches lors du choix des partenaires. Non, la nature n'était pas farfelue. Mais probe. C'était comme pour un état maladif. Il n'y avait qu'à attendre que cela passe. Plus un animal pouvait devenir grand et vieux, plus sa jeunesse se prolongeait. Pour sa maturation, l'homme a besoin d'environ un tiers de son temps de vie global. Il fallait en moyenne dix-huit ans avant qu'un petit d'homme puisse se prendre en charge. Pour les enfants de son premier mariage, Wolfgang avait même dû déboursier jusqu'à leur vingt-septième année.

Les voilà donc, ces néophytes de l'existence. Tailaient leurs crayons et recopiaient la pyramide du tableau noir, levant et baissant la tête avec une lenteur prodigieuse. Pas encore bien formés, ils n'en affichaient pas moins une impudence naturelle combinée à la certitude éhontée et arrogante d'avoir toujours raison. Ce n'étaient plus des enfants ayant sans cesse besoin d'un appui, empiétant sur votre espace privé sous de mauvais prétextes, forçant le contact physique ou vous fixant ouvertement comme des voyous dans un bus. C'étaient de jeunes adultes, déjà aptes à la procréation, mais encore trop immatures, tels des fruits trop tôt cueillis. Inge Lohmark devait leur sembler sans âge. Il était encore plus probable qu'elle leur parût juste vieille. Un état qui, de leur point de vue, resterait stable. Un jeune devient plus vieux. Un vieux, ça reste un vieux. Sa demi-vie était déjà depuis longtemps derrière elle. Heureusement. Il lui était au moins épargné de vieillir devant leurs yeux. Une

pensée rassérénante. Elle, en revanche, observerait leur croissance comme elle en avait vu tant d'autres grandir. Cette idée la rendait puissante. Pour le moment, ils se ressemblaient encore à s'y méprendre, un essaim en chemin vers la satisfaction des objectifs pédagogiques. Pourtant, ils deviendraient en un rien de temps perfidement autonomes, suivraient la piste et trouveraient des complices. Alors, elle-même se mettrait à ignorer les canassons boiteux et miserait en secret sur un de ses pur-sang. Il lui était arrivé d'avoir la bonne intuition. Il y avait eu un pilote, une océanographe. Un rendement plutôt correct pour une ville de province.

Un fils de pasteur, craintif, escorté dans son éducation par des angelots en bois, des taches de cire et des cours de flûte à bec, était tapi tout devant. Au dernier rang, une paire de chipies attifées. L'une mâchonnait un chewing-gum tandis que sa voisine semblait obsédée par ses cheveux noirs d'éta- lon qu'elle passait son temps à lisser et à examiner minutieusement, mèche par mèche. À côté d'elles, un mioche blond, format école primaire. Tragique, la façon dont la nature exhibait ici l'inégalité de développement entre les sexes.

Sur la droite, près des fenêtres, un petit primate se balançait sur sa chaise, la bouche entrouverte, en passe de proférer une remarque vulgaire pour marquer son territoire. Manquait plus qu'il se mette à tambouriner sur son torse. Il fallait l'occuper. Elle avait devant elle la feuille sur laquelle les élèves avaient inscrit leurs noms, griffonnages précédant l'appari- tion d'une signature valable. *Kevin*. Bien sûr. For- cément.

Jennifer

Fausse blonde. Un trait en guise de bouche. Précoce. Égoïste congénitale. Aucune perspective d'amélioration. Tour de poitrine décomplexé, seins de compétition.

Saskia

Pourrait même être jolie sans tout ce maquillage. Visage bien proportionné, front haut, sourcils épilés, expression bête à manger du foin. Entretien avec maniaquerie son pelage.

Laura

Frange informe et terne juste au-dessus de ses paupières tombantes. Regard assoupi. Peau pustuleuse. Dénuée d'ambition et de centres d'intérêt. Aussi insignifiante que la mauvaise herbe.

Tabea

Une enfant sauvage en pantalon froissé et pull-over mité. Visage poupon. Yeux farouches. Dos tordu à force d'écrire de la main gauche. Pas tellement prometteuse, dans l'ensemble.

Erika

Erica (lat.), la bruyère. Mélancolie entretenue, port voûté. Taches de rousseur sur peau laiteuse. Ongles rongés. Cheveux bruns mal entretenus. Une coquetterie dans l'œil. Regard en coin, ferme. Lassée et éveillée à la fois.

Ellen

Veule souffre-douleur. Front bombé et regard de lapin. La mine pleurnicharde du fait des railleries de la récré. Déjà aussi superflue qu'une vieille fille. Victime pour la vie.

Ferdinand

Créature aimable mais instable. Yeux caves. Remuant comme un cochon d'Inde. Scolarisé trop tôt. Développement très tardif.

Kevin

Malpropre et vantard. Duvet inégal sur la lèvre supérieure, visage bourgeonnant de sébum. Débile mais revendicatif – la pire combinaison. Seul un apport constant de nourriture le maintient calme. En manque d'une personne de référence. Légèrement perturbé. Une plaie.

Paul

L'adversaire de Kevin. Cou de taureau. Croissance rapide et bonne musculature. Créature très expressive. Tignasse rousse en crinière. Un sourire permanent sur des lèvres bien irriguées. Un classique : intelligent mais paresseux. Résistant et téméraire.

Tom

Physique déplaisamment nonchalant. Des yeux minuscules dans un visage rebondi. Expression stupide : encore abruti par une pollution nocturne. Une salamandre des grottes n'aurait rien à lui envier. Peu d'espoir que sa morphologie défectueuse s'améliore au cours d'une phase de croissance ultérieure.

Annika

Natte brune, visage fade. Démesurément ambitieuse. Morose et appliquée comme une fourmi. Étale son savoir. Déléguée de classe depuis la naissance. Usante.

Jakob

Fils de pasteur. Typiquement l'élève du premier rang. Poitrine étroite. Yeux plissés en dépit des lunettes. Doigts nerveux. Les cheveux aussi denses que le pelage d'une taupe. Une peau presque indécentement transparente. Au moins trois frères et sœurs. Ne pense pas à mal.